

LA VÉNUUS DE LESPUGUE RÉVÉLÉE

Regards croisés

Nathalie Rouquerol
Fañch Moal

**LOCUS
SOLUS**

À Sébastien,

Avant-propos

« C'est la magie de l'art qui anime cette figure. »
(Georges Bataille)

L'histoire commence à Kerhostin (Saint-Pierre-Quiberon, Morbihan), lorsque petite fille, après avoir longuement regardé immobile et médusée une fouille archéologique blottie au cœur des dunes, j'ai finalement été invitée à y participer. Imaginez le bonheur ! Pendant ce mois d'été, l'enfant que j'étais a découvert la vie des pêcheurs gallo-romains, avec pour livre d'histoire une coupe de terrain gentiment commentée pour moi, au sommet de laquelle se trouvait le sable de la plage que je foulais pour venir. Ma gratitude infinie à Gildas Bernier¹. Je rapportais comme un trésor les quelques tessons et fragments de tuiles qu'il m'avait offerts. Expérience indélébile.

Bien plus tard, la vie me dépose à Lespugue. Ce petit village invite à se risquer sur les escarpements que les populations préhistoriques empruntaient, à contempler la majesté des hauts rochers, à écouter le chant léger du cours d'eau et à sourire du jeu de sa surface dans les rayons du soleil. À l'approche des falaises creusées de cavités, comme nos lointains ancêtres sans doute, sentir que l'on arrive chez soi², puis s'arrêter enfin devant le porche de la grotte des Rideaux, berceau de la statuette dite *Vénus de Lespugue*, avec des sentiments mêlés de permanence et de rupture, avec l'intuition de l'instant, comme point de rencontre avec l'immensité de la lignée humaine...

Mais pour contempler la *Vénus de Lespugue*, je me suis rendue dans la capitale, au musée de l'Homme.

1. Gildas Bernier, 1971, « L'habitat gallo-romain de Keriaker, commune de Saint-Pierre-Quiberon », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, t. 78-1, p. 249-256.

2. Mon nom Rouquerol signifie haut rocher en occitan gascon, ou encore amas de rochers. Prédestinée à rencontrer la préhistoire ?

Février couvrait Paris d'une blancheur poudreuse, la place du Trocadéro vide et glacée lissait sa froidure devant une tour de fer presque transparente, impassible malgré son inhabituelle pâleur. Boueuse et rapide, la Seine grondeuse rappelait à l'ordre de la nature par son caprice hivernal. Dans l'humidité glaciale pourtant – glaciation d'un jour –, une petite voix me chantait à l'oreille un air ténu et insistant.

Devant le seuil du bâtiment raide du musée de l'Homme, cinq marches d'une imposante longueur, détachant du commun des mortels les inaccessibles et sacralisés objets de musée. Minuscule et perdue dans ce carcan de pierres anguleux et sévère, au bout des parquets vernis, loin et en haut dans un écrin de verre et de silence, solitaire et menue, perchée dans sa cage comme un timide passe-reau au sommet d'un piquet incliné, enfermée comme un furet dangereux ou un lutin facétieux, une menue figurine.

Si minuscule que, pour un peu, n'était son cercueil dur, transparent et central, en place dans l'ombre qui sied, pour les gens de musée, au lointain temps passé, on passerait à côté sans la voir. Mais c'était un jour de rencontre, nous avions, elle et moi, rendez-vous.

6 Pauvre petite chose, perdue bien après de multiples podiums immaculés, petite fleur d'ivoire, hiératique et maternelle, posée au-dessus des étages d'une présentation moderne et éclectique, entre témoins d'un passé menacé de folklorisme et ossements ancestraux plus ou moins simiesques, au milieu desquels quelques objets choisis de préhistoire. Petite Dame d'ivoire légère, conçue pour le silence derrière le voile de ses cheveux et privée de quatre sens, contrainte au seul toucher, par sa main posée sur la peau de satin de son sein, ivoire doux à la carnation pâle.

Muette depuis qu'exhumée il y a un siècle de son nid de rochers, elle a été affublée de tous les préjugés et supputations ; sans oreilles, heureusement, elle n'a rien entendu de ces grossiers et hasardeux qualificatifs plaqués sans retenue sur ses courbes douces et féminines. Au seuil de sa monacale et sombre cellule, j'observe la minuscule prisonnière d'un monde qui n'est plus le sien, tour à tour effleurée par l'indifférence d'un visiteur fatigué après tant d'objets présentés, ignorée le plus souvent, admirée

rarement, moins encore respectée et comprise. Victime de sa modestie, elle demeure pourtant dans sa noble et digne pose, brillante comme une étoile au firmament de la voie lactée.

J'ose enfin avancer. Aujourd'hui, elle m'a réservé de nouvelles surprises : sa petite jambe droite est plus douce, mieux galbée que dans mon souvenir, sculptée pour que, tenue entre le pouce et l'index, sa forme amincie à la partie latérale externe, conduise les doigts et les glisse délicatement jusqu'au pied suggéré. (Le sculpteur n'aurait-il pas été gaucher, tenant l'ivoire dans sa main droite ?) Ses formes sont clairement définies, les arêtes bien plus nettes qu'aucun moulage ne pourra le rendre. La sensibilité du sculpteur à fleur de sa peau laiteuse.

Reconnaissance, connivence, correspondance, impalpable et inexprimable compréhension, ineffable relation sans mots, condensation alchimique extrême du temps sous mes yeux ébahis, une fois encore. Rencontres renouvelées indispensables, matériau fondamental pour la première étude approfondie de la statuette de Lespugue, que je me proposais enfin de réaliser.

L'écriture était en cours lorsqu'un soir de septembre, les mystères de la vie m'ont placée, accostant dans le port de l'île de Sein en Bretagne, en face de Fañch Moal, peintre, sculpteur, inconditionnel admirateur de la Vénus de Lespugue depuis ses toutes premières études aux Beaux-Arts. La surprise des deux protagonistes a été totale.

« D'où es-tu ? interrogea Fañch.

— J'habite Lespugue, près des Pyrénées, répondis-je.

— Le Lespugue de la Vénus ?

— Oui, oui, le village où elle a été découverte. »

Le choc nous a... statufiés !

Des échanges enthousiastes et joyeux ont suivi. Fañch a rejoint cette aventure pour répondre à ma demande demeurée sans réponse depuis plus de trente ans, d'une véritable étude d'artiste de cette œuvre, jamais effectuée jusqu'à maintenant sur le fleuron des représentations féminines de toute la Préhistoire. Car la Vénus de Lespugue toujours citée, évoquée au détour d'un texte – tout au plus en deux pages –, n'a jamais bénéficié d'une analyse depuis les

articles de son découvreur, René de Saint-Périer en 1922. Résultat de nos recherches, ce livre comble enfin un manque incompréhensible.

Fañch Moal s'est interrogé durant sa vie d'artiste, a noté ses impressions et commentaires sur cette pièce. Il a dû rechercher dans la multitude de ses petits carnets de notes pour effectuer la synthèse d'une réflexion qui l'habite depuis toujours. C'est un monde qui s'ouvre, l'approvisionnement nouveau d'une énigmatique figurine. Nous nous rapprochons, au fil de ses pages, de l'esprit du créateur paléolithique, une proximité inattendue et si



France, situation de la commune de Lespugue.

8



Département de Haute-Garonne et commune de Lespugue.



Village de Lespugue et site de la grotte des Rideaux sur la Save.

surprenante, en même temps appuyée sur un métier et ses techniques spécifiques, celui de sculpteur. Fascinant.

En ce qui me concerne, le texte s'est tissé peu à peu. Penchée sur la représentation de cette curieuse statuette, toujours présente dans ma maison, côtoyée, observée, touchée, tenue dans la main grâce à son moulage à l'identique, je me fixais souvent sur son profil – mon angle de vue préféré –, mais une silhouette troublante. Cette écriture m'était nécessaire et m'a procuré un grand plaisir, des heures d'une délectation d'écrivain et de préhistorienne, d'interrogations intellectuelles et de poésie, de perplexité aussi, à retourner ce petit corps équivoque et mystérieux ; des moments de joie à découvrir un nouveau détail, une elliptique suggestion, avec la sensation persistante qu'il y avait plus à raconter que ce que l'on en disait jusqu'alors et qu'il fallait chercher encore, observer attentivement, détailler.

Inopinément, au cours de l'une de ces séances douces et sensibles, une idée puis une explication de l'histoire que raconte cette sculpture exceptionnelle s'est fait jour, et bientôt a grandi, s'est fortifiée, pour finalement devenir une évidence. Je vous la livrerai maintenant qu'elle est mature, sous le sceau du secret. Car c'est bien d'un secret dont il s'agit, embarqué sur le navire du temps à notre intention, pour une traversée de dizaines de millénaires. Mais avant d'accoster enfin, visitons d'abord un haut lieu de la préhistoire, les Gorges de la Save à Lespugue, en Haute-Garonne.

Nathalie Rouquerol
Préhistorienne

**LA VÉNUUS DE
LESPUGUE RÉVÉLÉE**

Nathalie Rouquerol

Lespugue, haut lieu de la préhistoire

Balcon sur les Pyrénées françaises, le village de Lespugue, niché sur les douces rondeurs des collines de Gascogne, se trouve brutalement interrompu au nord-ouest par un ravin profond de cinquante à quatre-vingts mètres. Affluent de la Garonne, la Save y serpente dans un défilé de trois kilomètres et demi de long, bordé d'imposantes falaises d'un pôle calcaire aux contours érodés et creusés de cavités. Celles-ci s'enfoncent d'une vingtaine de mètres dans le massif et sont parfois reliées entre elles ou prolongées par d'étroites galeries que l'on ne découvre qu'en rampant ; certaines, comme la grotte des Harpons, sont des abris étroits, ce qui n'a pas empêché les groupes paléolithiques de s'y installer, pour des durées plus ou moins prolongées et récurrentes. Leurs traces, protégées des intempéries, ont été peu à peu recouvertes par la poussière du temps et seulement mises au jour à partir de 1911, lorsque René de Saint-Périer, arrivant à Lespugue, s'enquiert auprès des habitants des emplacements connus et commence son exploration près du village, dans la grotte dite « des Rideaux³ » (Photos 1 et 2).

À une quinzaine de mètres au-dessous du donjon carré du château de Lespugue, raide édifice planté vaillamment au bord de

3. Les Gorges de la Save et la vallée de son affluent, la Seygouade, forment un petit territoire remarqué des hommes depuis cinq cents à six cents mille ans sans doute, en raison d'une formation karstique repérable et accueillante, mais aussi favorable à la conservation archéologique. Des vestiges de toutes les périodes y sont dispersés depuis les lointains Acheuléens. La célèbre mâchoire d'une jeune fille pré-néandertalienne, trouvée dans la faille de La Niche à Montmaurin, village voisin, probablement datée entre 120000 et 200000 ans, en est un témoignage connu. Sur les quelques kilomètres carrés de ces villages de Lespugue et Montmaurin abondent des traces du Paléolithique moyen, puis supérieur et ainsi successivement après la fin de la dernière glaciation, Néolithique, Chalcolithique, âge du Bronze, etc. Plus près de nous, Romains et populations médiévales s'y sont implantés, comme l'illustrent les traces de la villa gallo-romaine de Montmaurin ou les ruines encore majestueuses du château de Lespugue. Autant dire une occupation sinon continue, du moins durant de longs segments de la préhistoire et de l'histoire.

l'abîme, le porche majestueux de la grotte des Rideaux, ainsi nommée en raison de la forme en draperie de l'une de ses parois, s'ouvre au nord-ouest, tandis que quelques mètres plus loin la grotte des Ours est orientée vers l'ouest. En 1911, donc, René de Saint-Périer y accède par le plateau depuis le château. La pente est abrupte, l'accès périlleux. Il faut arrimer des échelles de corde à la base des chênes enracinés dans les fissures de la roche. Au moins deux longues échelles successives sont nécessaires pour descendre au niveau de la corniche qui longe la paroi, avant d'accéder au site où s'organise le premier chantier.

René de Saint-Périer, premier fouilleur officiel

Intéressé dès l'adolescence par la biologie, le jeune René de Poilloüe, comte de Saint-Périer (18 août 1877 – 19 septembre 1950), étudie la médecine à Paris. À l'âge de dix-neuf ans, il perd sa mère, l'une des cent vingt victimes de l'incendie qui ravage le 4 mai 1897 le hangar où se tient le Bazar de la Charité, vente fréquentée par la haute société. Jeune docteur, il est contraint de renoncer à ses travaux en raison de la menace du microscope sur sa vue déjà fragile. Le 12 juillet 1903, il épouse Béatrix de Kergolay une cousine (née en 1882). Le mariage est dissous le 15 avril 1918. Médecin-major pendant la guerre, il est réformé pour troubles oculaires mais s'engage de nouveau et demeure actif jusqu'à l'armistice. Le 23 juin 1920, René de Saint-Périer épouse Suzanne-Raymonde François (12 mars 1890 – 7 février 1978), une des premières femmes agrégées de latin et de grec, infirmière rencontrée au front. L'année suivante sont reprises les campagnes de fouille à Lespugue. Énergique et intéressée, sa nouvelle compagne participe activement à ses recherches, n'hésitant pas à se rendre sur place et diriger les ouvriers. Mais avant la guerre, Saint-Périer avait commencé seul.

La fouille de la grotte des Rideaux se déroule en plusieurs campagnes à partir d'août 1911. Le village se nomme alors Lespugne, et il est possible que la rectification du nom, Lespugne devient Lespugue (qui vient de *spulga*, grotte fortifiée, en langue occitane), doive être attribuée à Saint-Périer. Ce dernier est attiré dans la région par la curiosité d'en savoir plus sur le charme, décrit par le



Fig. 1. Suzanne et René de Saint-Périer dans les années 1920.

comte Joseph de Fraguier, un de ses amis, d'une gorge pittoresque et sauvage où une rivière, tantôt paisible tantôt écumante, poursuit son cours entre deux falaises, çà et là masquées par la végétation. Au-delà de leur beauté, c'est surtout la réputation des lieux qui décide le médecin à faire le voyage depuis Morigny près d'Étampes, où il demeure dans le château familial. On raconte en

effet dans le pays que ces grottes auraient servi d'habitation aux populations préhistoriques. En 1911, c'est un homme de trente-quatre ans qui s'aventure sur de précaires installations de cordes, gêné sans doute par sa vue déjà altérée et aidé par les ouvriers qu'il a recrutés sur place au village.

Où en est l'étude préhistorique dans la région pyrénéenne en ce début de siècle ? Demeurent vifs les souvenirs des travaux fameux d'Édouard Lartet (1801-1871) à Aurignac⁴, démontrant l'existence de l'homme fossile. De son côté, Édouard Piette (1827-1906) a fait don de sa considérable collection au Musée d'archéologie nationale (MAN) composée entre autres d'objets issus de la grotte de Gourdan (Gourdan-Polignan, Haute-Garonne) qu'il a explorée entre 1871 et 1875⁵, de Lortet (Hautes-Pyrénées), d'Arudy (Pyrénées-Atlantiques) puis du Mas-d'Azil (Ariège). En 1892 commencent les fouilles à Brassempony (Landes), enfin en 1895 celles de la grotte d'Isturitz (Saint-Martin-d'Arberoue, Pyrénées-Atlantiques).

La chronologie paléolithique a pris forme, surtout depuis la houleuse mise au point de 1905, au terme de la bataille aurignacienne, au cours de laquelle une classification chrono-typologique est définie grâce à l'abbé Henri Breuil (1877-1961), Émile Cartailhac (1845-1921) et Aimé Rutot (1847-1933). Le site d'Aurignac devient alors éponyme de l'Aurignacien (Fig. 6, p.58). Ajoutons, pour cette même zone des Pyrénées centrales, les recherches dans la grotte de la Tourasse à Saint-Martory (Haute-Garonne⁶). Ainsi, à l'aube du

16

4. Nathalie Rouquerol, 2007, « Édouard Lartet, Aurignac et l'Aurignacien », *Les Chemins de l'Art aurignacien en Europe/Das Aurignacien und die Anfänge der Kunst in Europa*, H. Floss et N. Rouquerol (dir.), actes du colloque international d'Aurignac, 2005, Éditions du Musée-forum Aurignac, cahier n° 4, p. 21-36, 13 fig.

5. Henri Delporte, 1987, *Édouard Piette, Histoire de l'art primitif précédé de Piette, pionnier de la préhistoire*, Paris, Picard, 276 p.

6. Nathalie Rouquerol, 2004, « La grotte d'Aurignac et la contribution des Pyrénées à l'élaboration de la Préhistoire au XIX^e siècle », *Revue de Comminges*, t. 120-3, p. 325-352. Nathalie Rouquerol et Lionel Barbot, 2005, *Petit atlas de l'Aurignacien*, Éd. Musée-forum, cahier 2, 125 p. 350 illustrations.

Exploration dans la grotte des Rideaux

La première année, l'organisation ne permet qu'un modeste sondage. La grotte des Rideaux, dont la voûte s'élève jusqu'à six mètres, est profonde de dix-huit mètres environ, son entrée est barrée par un mur épais⁷. Le sol est jonché d'éboulis, parsemé de débris d'une occupation médiévale, fer à cheval, éperon à pointe, fragments de céramique locale commingeoise grise, avec des tessons plus récents vernissés à décor gravé (sgraffité), mais aussi des débris gallo-romains, verrerie, poterie et monnaie.

Après la démolition du mur en avant du porche, une tranchée de sondage est creusée jusqu'à quatre-vingts centimètres de profondeur. La pioche rencontre alors un foyer archéologique intact, c'est un succès : dans les cendres charbonneuses sont dispersés des restes culinaires d'os brisés caractéristiques, surtout de renne et de cheval mais également des os d'ours des cavernes, de bouquetin, d'un grand boviné (bison ou aurochs), de renard et un coquillage du genre *Cyprea*, rapporté du rivage méditerranéen, dont Lespugue est éloigné de deux cents kilomètres à vol d'oiseau. Quelques outils confirment l'ancienneté de la faune : une pointe de sagaie en bois de renne, une aiguille à chas et deux extrémités de lissoirs en os selon l'auteur ; taillés dans le silex, une pièce avec une encoche, diverses lames, dont une appointie en perçoir au moyen de retouches, une autre dont l'extrémité a été aménagée en burin, quelques grattoirs et de nombreux éclats ; façonnés dans le matériau local offrant de modestes rognons, ces objets sont de relative petite taille. Le résultat de cette première campagne n'est pas exceptionnel mais tout de même encourageant.

Six mois plus tard, Saint-Périer reprend la tranchée et extrait quelques vestiges intéressants : grandes et petites pointes de sagaiés, coquillages méditerranéens et atlantiques perforés pour être portés en collier ou cousus. Enfin, un beau cristal de quartz et

7. René de Saint-Périer, 1912, « Pièces paléolithiques de la grotte de Lespugue (Haute-Garonne) », *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 6^e série, t. 3, p. 48-49 et 149-153. Mur au profil trapézoïdal aminci vers le haut si, comme c'est probable, il était du même type que celui de la grotte des Ours, intact aujourd'hui. Ces constructions datent probablement du temps de l'activité du château, poste de surveillance occupée par une faible garnison mais déjà ruiné en 1632, comme en témoigne le livre *Terrier de Lespugue* (Archives de la mairie de Lespugue).

un bloc de galène (2,5 kg) complètent la deuxième moisson dans la grotte des Rideaux. Les objets sont datés du Magdalénien ancien (Fig. 6, p.58). Le résultat est publié mais ne révolutionne toujours pas l'archéologie.

Des sondages sont effectués sur d'autres sites, à Lespugue et Montmaurin, le village voisin. En 1912, l'archéologue s'intéresse, non loin de la grotte des Rideaux, à celle dite des Bœufs, et y trouve, dans un niveau magdalénien, un petit objet fabriqué en contour découpé dans une fine plaquette osseuse, orné d'une gravure représentant un poisson marin plat (sole, limande). Commencées aussi en 1912, mais reprises après la guerre et en compagnie de son épouse, les recherches dans la grotte des Harpons donnent une stratigraphie composée de quatre niveaux en place et bien individualisés, avec une belle industrie solutréenne à la base, surmontée de couches contenant de magnifiques harpons magdaléniens et aziliens ainsi que des baguettes en bois de renne décorées de volutes sculptées et une portion d'un os long où un (des) cheval (aux) de profil paraît avancer et/ou secouer la tête (Photo 3).

Sous un rocher, le berceau d'une découverte exceptionnelle

Estimant le travail inachevé et un peu sous l'influence de l'abbé Breuil, préhistorien reconnu et élève de Piette qui a jugé intéressants quelques spécimens de Lespugue, un nouveau chantier est organisé au mois d'août 1922 dans la grotte des Rideaux avec les ouvriers habituels du village, Eugène Médan qui est aussi secrétaire de mairie, Jean Dario et Antonin Gaillard⁸.

Tout d'abord, vers le centre de la grotte, des rochers sont déplacés et évacués. À huit mètres de l'entrée à peu près, Saint-Périer pense que le foyer archéologique est intact, alors qu'il était remanié sur la partie avant par les interventions historiques. Mais les blocs d'éboulement sont nombreux, massifs, et les ouvriers ont fort à faire pour les déplacer, utilisant même les grands moyens... l'explosif.

C'est la fin de la journée, ce 9 août 1922, l'ombre gagne la grotte. Suzanne de Saint-Périer dirige les opérations. Il reste encore des pierres à soulever à l'aide de la pioche. C'est alors, raconte

8. Ces deux dernières familles comptent toujours des descendants à Lespugue.

Saint-Périer « qu'un de mes ouvriers découvrit, sous une roche, la partie supérieure de la statuette, à 15 cm seulement de profondeur dans le foyer. Elle avait été séparée par un coup de pioche de la partie inférieure, que je trouvai aussitôt, gisant encore horizontalement dans la terre noire du foyer⁹ ». Un coup de pioche assurément malheureux.

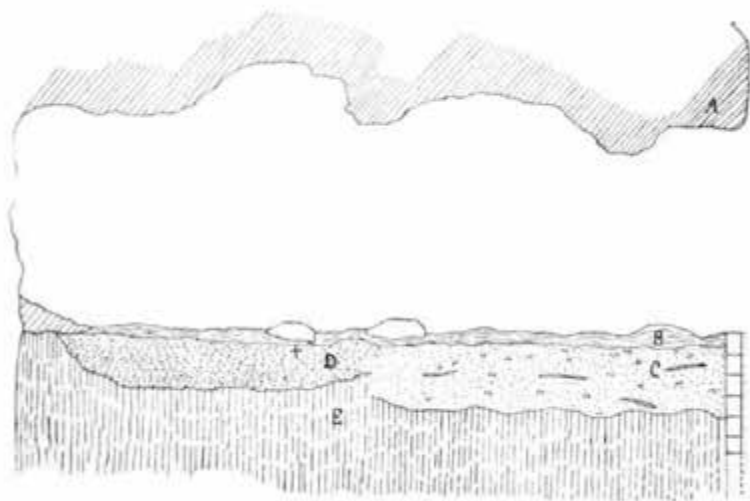
Imaginons... S'approchant de la main de l'ouvrier qui lui tend une forme, la démarche hésitante dans la profondeur de la cavité déjà sombre au sol malmené par la fouille, cet homme de haute taille (deux mètres) malvoyant déjà, sort de sa poche la loupe qui ne le quitte jamais et regarde longuement, de très près. Puis il s'agenouille et, de sa main, à tâtons, délicatement effleure le sol, tout autour de l'emplacement que lui indique l'un des fouilleurs. Bientôt il se relève précautionneusement, tenant une seconde forme mutilée dans le creux de sa grande main. Son épouse s'approche, y dépose à côté le premier fragment et tente de faire coïncider les deux parties. Les trois ouvriers font cercle autour d'eux, le cou démesurément tendu vers le minuscule centre de la scène. Un silence religieux s'installe sur le chantier, rompu soudain par le chuintement tout proche de la chouette effraie célébrant la fin du jour et la prise de possession de son territoire de chasse.

Aussitôt l'archéologue ordonne de cribler (tamiser) le sédiment alentour et, par miracle, neuf petits morceaux sont sauvés. C'est sans nul doute un immense soulagement, même si certains éclats, pulvérisés sous le choc, restent définitivement manquants, l'ivoire ayant cédé, oui, car les fragments sont en ivoire. Les éléments récupérés sont si fragiles que, de leur surface, se détachent des écailles au moindre contact.

9. René de Saint-Périer, 1922, « Statuette de femme stéatopyge découverte à Lespugue », *L'Anthropologie*, t. 32, p. 361-381. Deux sources indiquent que M^{me} de Saint-Périer serait à l'origine du dévastateur coup de pioche. Dans la notice sur le site du Musée d'Archéologie Nationale (MAN), on lit : « C'est à elle que l'on doit, par exemple, la découverte de la Vénus de Lespugue. » Notre autre source est une communication verbale. S'il s'agit d'un important rocher, on imagine mal M^{me} de Saint-Périer s'y attaquer à la pioche, même si elle fouillait elle-même au moins un peu. Son mari écrit en 1923 : « Tout à côté de cet objet [lame osseuse aménagée en large lissoir et perforée], et engagé comme lui dans le foyer durci par la stalagmite, se trouvait un fragment d'os portant une gravure. C'est en dégageant cette lame osseuse, dont la base seulement apparaissait sur le front de la tranchée de fouille, que ma femme recueillit cet os gravé [de deux serpents]. »

D'après la description publiée à la fin de la même année, la statuette a été trouvée dans la zone supérieure d'un niveau de cendres noires considéré comme en place, qui commence à huit mètres de l'entrée, et en partie encombré de blocs d'effondrement, antérieurs pour certains à la formation de la couche superficielle de terre végétale. Joint au texte, le schéma simplifié ne correspond pas aux détails consignés dans les textes successifs des Saint-Périer, voire s'avère un peu en contradiction (Annexe I).

Le retour en région parisienne conduit très vite le couple et leur précieuse récolte à la galerie de paléontologie du Muséum d'histoire naturelle, à la tête duquel se sont succédé depuis un siècle des figures prestigieuses telles que Alcide d'Orbigny, Édouard Lartet, Albert Gaudry, et dirigé alors par Marcellin Boule, auteur déjà de l'identification de la faune de leurs fouilles précédentes. Le couple dépose devant lui les exceptionnels fragments.



20

Fig. 2. Coupe de la grotte des Rideaux, par René de Saint-Périer (1922). A : roche dans laquelle est creusée la grotte ; B : terre végétale ; C : foyer remanié ; D : foyer en place ; E : argile à *Ursus spelaeus* [ours des cavernes] ; « + » : point où a été découverte la statuette.



Fig. 3. Remodelage de la statuette et tirage vendu comme « Vénus de Lespugue »

Table des matières

Avant-propos	5
La vénus de lespugue révélée.	11
<i>Lespugue, haut lieu de la préhistoire</i>	13
<i>La statuette féminine de Lespugue</i>	23
« Vénus »	33
<i>Un trouble immédiat.</i>	43
<i>Quel est l'âge de la Dame de Lespugue ?</i>	57
<i>Des interprétations variées.</i>	67
<i>Mathématique pour un secret.</i>	77
<i>Le mystère de la Dame de Lespugue</i>	95
<i>Prestige rendu</i>	103
Le passé inconditionnel	113
<i>Préambule.</i>	115
<i>Critique comparative</i>	121
<i>Regards du temps.</i>	165
<i>De la théorie des passages à celle de Nathalie Rouquerol.</i>	197
Annexes.	201



4. La Vénus de Lespugue. Buste et tête sont légèrement tournés vers la droite (coll. Musée de l'Homme).



5. Profil droit de la statuette de Lespugue.

6. Détail de la naissance des seins et leur orientation, de l'avant-bras, qui paraît plus épais en raison de la colle de restauration ; la ligne (en orange) marque la fracture de l'ivoire.





7. La statuette de Lespugue vue de dos.